

Où va la critique ?

Henri Massis

L'auteur de Jugements a une idée trop profonde de la critique pour la considérer comme un jeu. Une œuvre d'art est autre chose qu'elle-même; elle engage l'homme même dans ses possibilités, dans sa valeur, jusque dans sa notion. Et le terme de jugement exprime toute la portée de cette conception. Pour Henri Massis, la critique est avant tout une attitude, très nette, très franche, ce qui l'empêche de tout aimer ou de tout haïr. — mais non de comprendre. Il est donc inévitable que Massis aborde une œuvre d'une pluralité de points de vue. N'est-ce pas là une manière très humaine, puisque toute œuvre reflète l'être dans ses secrets et dans ses désirs ? La défense — son dernier volume est intitulé Avant-Postes — est l'attitude la plus naturelle de sa critique. On ne sera pas davantage étonné de le voir ici faire de Sainte-Beuve un dogmatique...

— Il y a plusieurs façons de faire de la critique. Sans parler de celle où l'on trouve tout, du savoir, de l'agrément, de l'érudition, de la fantaisie, tout excepté du judicieux, il en est une autre qui se signale par la force d'adhésion et d'accueil qu'elle manifeste. Elle se met au service du talent, de ses tentatives, de ses promesses, elle l'aide et l'explique à lui-même, elle formule sa poétique inconsciente, elle annonce ses exploits et parfois même défend ses intérêts jusqu'à s'y compromettre. Sainte-Beuve, qui la définit en ces termes, l'a pratiquée, au début de sa vie...

Mais un jour vint où — non point qu'il fût infidèle à ceux que sa jeunesse avait élus — Sainte-Beuve comprit que la critique avait une fonction surveillante et judicieuse. Quoi qu'il en soit de griefs plus personnels, quels sont ceux, par exemple, qu'il formule à propos de Victor Hugo ? Critique, il s'attriste de ne pas trouver dans les œuvres de la maturité du poète « de progrès en certitude philosophique, en résultats moraux, en croyance religieuse », car pour Sainte-Beuve, s'il ne progresse pas dans l'un de ces grands domaines, un poète se contente de se fatiguer autour du même thème comme autour d'une proie qui lui échappe...

Voilà les hauts objets que le grand critique assignait à la littérature. Souhaitons qu'à son propos cessent les commentaires ; reste que les plus nobles passions d'un tel esprit sont celles de l'intelligence. Qu'il ne se soit pas entêté avec certains « prophètes » de son époque, cela s'explique : il était tellement plus intelligent qu'eux ! Et quand maints romanciers, qu'il a peut-être méconnus, seront sombrés dans l'oubli, Sainte-Beuve demeurera. Son œuvre est la Somme du XIX^e siècle : au sortir des troubles révolutionnaires, il a falu qu'un Sainte-Beuve existât pour que la culture fût sauvée.

Il ne manquait pas de principes. Il y aurait un bel essai à écrire sur le dogmatisme de Sainte-Beuve ; il avait une

« religion littéraire » très explicite et en morale ses jugements surprendraient fort aujourd'hui. Sous la chair délicate de sa main un peu grasse, on sent la fermeté du muscle, l'arrêt vive d'une ossature précise ; sa plus légère pression est pleine de sens, pour qui connaît la douceur de sa prise, mais elle n'est pas fuyante. Dieu sait si Sainte-Beuve avait de la sympathie pour Renan et dès 1862, avant même que parût la *Vie de Jésus*, il écrivit sur lui l'étude la plus lucide qui soit. Ce diable d'homme a tout vu, a tout dit ! Eh bien, vous y trouveriez, au détour de tel éloge, glissées parfois dans une incidente modeste, les réserves les mieux faites pour ravir le plus sévère des critiques de Renan. Devant les contradictions de son jeune ami, il s'inquiète — et cela bien avant les *Dramas philosophiques* ou les propos du *Dîner celtique* : « Mon cerveau est trop mince, trop tranchant, que vous dirai-je, n'a pas assez d'ouverture pour loger et pour équilibrer ces contraires » avoue-t-il avec malice. Que c'est joliment dit ! Et ceci : « Pour parler convenablement de M. Renan, si complexe et si fuyant quand on le presse et qu'on veut l'embrasser tout entier, ce serait moins un article de critique qu'il conviendrait de faire qu'un petit dialogue à la manière de Platon. Mais qui l'écrirait ? » Il fallut, en effet, attendre un quart de siècle pour qu'un jeune impertinent en eût l'audace. Il s'appelait Maurice Barrès — et le scandale dura encore...

Si je m'attarde à vous parler de Sainte-Beuve, c'est qu'il est essentiellement le critique. Il l'a été de toutes les manières, sous toutes les formes, et même sous la forme sédentaire, un peu casanière, un peu étroite du professeur ; elle est indispensable ! « Comme professeur, disait-il, je sens qu'il est de mon devoir de veiller avant tout à l'explication et au maintien de la tradition... » Mais le professeur n'est pas le critique, s'empressait-il d'ajouter — et cela suffirait à nous faire comprendre le désarroi que bien des universitaires de jadis, tenants exacts de la tradition classique, éprouvèrent devant la nouveauté, où aucune tradition ne s'était encore formée.

Qui ne se souvient des méprises d'un Brunetière, d'un Faguet, en face de Baudelaire ! Serait-ce le souvenir de leurs illustres mésaventures qui a fait exclure le goût et le jugement par leurs successeurs ? Ils les ont impitoyablement proscrits en faveur d'une érudition qui, elle, a si peu le goût de l'aventure qu'elle s'ensevelit parmi ses fiches ! Or, si l'on y regarde d'un peu près, sous la critique de Sorbonne à l'ancienne mode, comme sous l'histoire littéraire érudite qui l'a bannie, on découvre le même vice qui procède d'un même état d'esprit pareillement effrayé : le *nouveau*, qu'il soit du XVII^e siècle ou du XX^e, le *nouveau*, l'inconnu, les déconcerte de ce point l'une et l'autre qu'elles veulent de force le ramener à l'ancien, au connu, qu'elles cherchent à l'appréhender, à l'expliquer par tout ce qui n'est pas lui, comme dit Bergson. C'est que, ni dans les comparaisons fournies par la tradition, ni dans celles plus « savantes » qu'apporte l'étude des sources, des influences, des similitudes, on ne saurait trouver ce qui met en contact avec ce qu'il y a d'unique, de premier, dans toute œuvre originale et nouvelle. Il y faut « une étincelle de sens propre », un minimum d'intuition. Et là-dessus, sans doute sera-t-on étonné de trouver Maurras et Bergson d'accord ! Voyez ce que l'intellectualiste Maurras dit à propos de ce Brunetière dont nous parlions tout à l'heure. Il lui reproche de ne pas sentir, du moins directement, parce que « le détail, la chose concrète et vivante, fuyante, déliée, l'atome réel et sensible (affaire de sentiment pur, précise Maurras) se dérobent aux nerfs obtus de son observation ». Maurras, vous le voyez, est un grand méconnu... Non, il n'y a point de véritable critique sans cet instinct supérieur, cette sorte de divination qui permet, en s'en

Nouvelles littéraires

juin (?) 29

136

approchant par sympathie, de discerner ce *quid proprium*, où réside l'unicité du génie, ce quelque chose de simple, de très simple que nul n'avait dit avant lui et ce pour quoi il a parlé toute sa vie. »

Voilà, d'ailleurs, ce qui donne tant de prix à ce que j'appellerais la critique des *travaux*, quand, par surcroît, ils sont intelligents; à celle d'un Baudelaire, par exemple, qui débouche directement sur le mystère de la création et nous livre une clef d'or pour en franchir l'inviolable seuil; à celle d'un Proust qui traduit les découvertes d'un goût subtil par des équivalences poétiques; à celle d'un Léon Daudet aux étonnantes divinations !... Quelques mots de ces « voyants » sont plus révélateurs parfois qu'un gros volume de gloses et de commentaires... Croyez-vous, par exemple, que sur les rapports de l'art et de la morale — cette éternelle dispute — on ait rien dit qui vaille ces deux lignes de Baudelaire : « Le crime est-il toujours châtié, la vertu gratifiée ? Non, mais cependant si votre roman est bien fait, il ne prendra jamais envie à personne de violer les lois de la nature. »

— Cette idée que vous avez développée dans vos *Réflexions sur l'art du roman*, me conduit à vous demander comment personnellement vous entendez votre genre de critique.

— C'est une tentative de redressement intellectuel qui prend la littérature comme objet. Aussi ne s'applique-t-elle qu'à des œuvres qui exercent une *influence* ; je les suppose assez connues pour n'avoir pas à les soumettre à une analyse de premier degré. Tout de même je ne mets pas en question leur valeur esthétique, car pour qu'elles aient de l'influence, pour qu'elles soient douées, dans l'ordre intellectuel et moral, de cette vertu contagieuse, il faut qu'elles émanent d'un écrivain authentique. Tel est mon postulat : les œuvres et les auteurs à qui j'ai à faire *existent* ; aussi puis-je ne considérer que la valeur humaine de leur apport. Et toute critique, en fin de compte, tend à établir une échelle des valeurs.

Les deux plus grands critiques de ce temps j'ai nommé André Gide et Charles Maurras — l'un qui tend à renverser la notion de l'homme sur laquelle nous vivons, l'autre à la maintenir et à la restaurer, — tous deux s'appuient sur une idée de l'homme...

Quand je parle de Gide, c'est bien moins à ses essais proprement dits de critique littéraire que je songe qu'à son œuvre même qui est essentiellement une œuvre de critique. Mais quoi de plus lucide que son jugement sur Proust, par exemple : « Maintenir l'art à l'échelle de l'homme, dit-il. La minutie de Proust peut amuser l'esprit, et faire plus : elle le renseigne ; mais je me refuse à y voir plus qu'un travail préalable... Ce qui m'intéresse et m'importe, c'est un art qui permette non d'éclairer dans l'infini détail les ressorts de la conduite des hommes, mais bien de brasser profondément celle-ci... ». Faut-il vous dire que je pense la même chose, mais... autrement.

Donc, si je poursuis cette entreprise à travers la littérature et non pas à travers la philosophie, c'est que les écrivains nous fournissent des cas concrets, vivants, précieux pour un moraliste.

La littérature est une enquête permanente sur l'homme et l'objet de la critique, c'est tout ce qui touche à l'homme. Comment un critique n'aurait-il pas une philosophie ? Alors même qu'il se limiterait à l'esthétique, qu'il ne voudrait se prévaloir que du goût et de sa justesse, il pourrait déceler dans une œuvre telles défaillances littéraires qui révéleraient mieux qu'un jugement tout moral certaines erreurs d'ordre spirituel qui s'y dissimulent. Car dans le réel, tout se tient...

(à suivre.)

Maurice ROUZAUD.